

## France-Maghreb: L'Orientalisme dans tous ses états

Farid Laroussi  
Yale University

**E**n arabe le mot *Maghreb* signifie "l'occident". En Afrique le Maghreb, c'est le nord. En français, le Maghreb c'est le sud. Pourtant l'Europe c'est bien l'Occident. Que se passe-t-il alors quand le Maghreb rencontre cet autre Occident? Quand il n'y a pas tautologie topographique mais sémantique? Pour rendre le jeu étymologique et partant culturel, plus facile à comprendre, on peut s'arrêter au mot arabe *ghareb*, d'où provient *maghreb*, qui veut dire: exilé. Exilé d'où et pourquoi? Sans doute exilé de la péninsule arabique, c'est-à-dire l'Orient, pour transmettre le message de l'Islam. Ainsi ceux qui partaient subissaient les effets de l'exil de leur plein gré. Aujourd'hui libre, mais orphelin dans un lieu de l'a-logos (berbère, arabe, ou français?) le Maghrébin doit être, pour reprendre la formule de Nabile Farès: "De quelque part lorsque expulsé de soi-même sur tout un territoire"<sup>1</sup>. Ce quelque part, cet l'exil pourraient bien être le texte lui-même. C'est cette zone opaque et pourtant finie de la littérature en français qui va nous intéresser ici.

La migration maghrébine vers la France provoque un double exil du sujet (spatial/culturel), tout en accentuant dans le concept d'orientalisme les caractères de différenciation et d'évaluation. Le Maghrébin n'est pas perçu par l'Occident comme inférieur parce que colonisé, mais parce qu'il est musulman, arabe/berbère, pauvre, et que même ses valeurs ontologiques (rejet de l'individualisme, fort sentiment d'une situation existentielle temporaire, etc.) rendent toute intégration dans l'univers occidental improbable. Deux des grandes différences d'avec les populations noires africaines et antillaises sont que, dans ces cas précis il y a d'abord eu brassage ethnique, métissage, comme si le postulat culturel de purification avait explosé dès l'origine de la colonisation française de ces différentes parties du monde. Ensuite, et sans doute est-ce là tout l'intérêt de la question qui nous préoccupe, jamais il n'y eut de convergence idéologique ou académique pour établir les cultures africaines subsahariennes comme telles: cette Afrique-là était considérée comme une *terra incognita* qui appartiendrait au premier qui s'en emparerait. Dans un de ces moments les plus étroits et les abstraits de la culture occidentale cette Afrique là devenait noire, infantile, obscure, tout un

registre métaphorique grossier qui devait traduire une pensée spéculative de l'absence de l'Autre, celui qu'on ne voulait pas voir. Le monde musulman, lui, a imposé dès le début de la confrontation avec l'Occident un principe de comparaison fondé sur des typologies: l'Occidental actif/l'Oriental lascif, l'Occidental rationnel/l'Oriental émotionnel, telles qu'elles apparaissent, par exemple, dans la poésie de Gautier, dans la prose de Gide, ou dans les tableaux de Delacroix. Ainsi l'orientalisme ne put être séparé de l'expansionisme occidental sur une base de supériorité. L'entreprise coloniale contenait aussi le rêve de restaurer la latinité de l'Afrique du Nord, celle de Saint Augustin. Après tout, cette région avait été chrétienne avant de devenir musulmane. Dépouiller le Maghreb de sa culture arabo-musulmane, c'était d'abord le subordonner à la seule figure du maître, européen et chrétien, et imposé comme étalon de toute mesure. La phagocytose culturelle fut poussée jusqu'à faire d'Alger la capitale de la France durant la Seconde guerre mondiale. Le Maghrébin, étrange et étranger, devenait, par le biais d'un présupposé humaniste, l'affirmation, sinon la garantie d'une identité française stable et sûre d'elle-même et ce, d'autant plus que le colon n'était pas nécessairement français (espagnol, italien, maltais, etc.). On voit ici que le décentrage apparu entre Occident et Orient, lors de la colonisation, a été une opération qui a ramené le sujet à soi-même: l'Européen dans sa préoccupation dominatrice et une forme de plénitude morale qui légitime la négation de l'Autre, le Maghrébin par une opération de soustraction historique qui en a fait un être mineur. Plus la France s'implantait en Afrique du Nord plus il fallait justifier sa propre culture minoritaire dans un univers arabo-musulman majoritaire mais assujéti. Progressivement l'orientalisme a produit un discours de l'absence chez l'Autre: du capitalisme, de la ville industrielle, de la classe bourgeoise, de système démocratique, et comble d'ironie, absence de rationalisme scientifique. Un des effets dévastateurs de cet orientalisme a été d'institutionnaliser une forme d'amnésie culturelle et de briser les modèles de vie, non parce qu'ils détiennent la vérité mais parce qu'ils demeurent toujours présents. Cette opération s'est essentiellement déroulée en trois étapes. D'abord, l'institution coloniale française s'est efforcée de limiter la présence de l'Islam et l'apprentissage de la langue arabe (interdiction du pèlerinage à la Mecque, contrôle des écoles coraniques, exacerbation des différences culturelles entre Arabes et Berbères). Ensuite, le programme idéologique a consisté à élever la culture française comme modèle de référence (paradigme humaniste du progrès et de la liberté). Enfin et paradoxalement, les lois ont empêché toute intégration à la société française, fut-elle coloniale, car les Algériens ne pouvaient devenir français ils étaient officiellement des *indigènes*.

Bien que la domination politique illustre une idéologie dans le concept d'orientalisme, c'est à la littérature qu'est revenue la charge d'en contrecarrer les conséquences et surtout, de raconter la culture originelle par tous les moyens, tant ceux de représentation (Histoire) que de composition (fiction). La formule inaugurale des *Mille et une nuits*: "Raconte une histoire ou je te tue" est remplacée dans la littérature maghrébine par une proposition qui pourrait être:

*Ecoute-moi ou je meurs*. Ce que Abdel-Kébir Khatibi nomme dans la bouche du roi Haroun al-Rachid: "Une jouissance narrative"<sup>2</sup> invoque en fait, dans la littérature maghrébine francophone, la dissolution du sujet comme si cette langue étrangère à la culture maghrébine venait à défaire l'axiome fondamental d'un dialogue entre un Je et un Tu, c'est-à-dire une présence. Or, la littérature maghrébine francophone se caractérise par un désir de prise de parole forcenée, et par une violence qui répond à celle initiale du moment colonial où le sujet maghrébin n'a pu justement *se dire*. C'est ainsi que l'écrivain subvertit les données culturelles autant qu'il se subvertit lui-même, avec, une audace et une acuité particulières qui le distinguent des autres auteurs francophones non-maghrébins. En effet, tandis que ces derniers tentent, par exemple, d'africaniser la langue française (cf. *Les soleils des indépendances*), de briser son statut de langue des élites, les Maghrébins, eux, vont faire violence à la langue coloniale en tant que médium institutionnalisé, et au roman, en particulier, comme produit d'importation culturelle. Le paradoxe est donc qu'ils trouvent leur voix tout en perdant leur langue maternelle porteuse de sa propre tradition littéraire écrite. Le choix impératif de la langue française est comme un poison qui permet de guérir, de sauver sa place dans la réalité, à savoir l'incontournable francitude du Maghreb. De même il est important de remarquer qu'écrire en arabe, c'est avant tout s'exprimer dans la langue du Coran, quel que ce soit le registre qu'on examine: syntaxique, lexical, rhétorique, ou étymologique. Il y aurait donc là un défi d'une nature différente de celui du choix du français, un défi métaphysique. Pour l'écrivain maghrébin francophone il existe donc aussi dans le français une séduction, celle de la dérive, sinon de l'éloignement d'un discours de la loi suprême consacrée par la langue arabe<sup>3</sup>.

La question de l'orientalisme aujourd'hui est inséparable d'une prise de conscience globale qui affecte autant l'écrivain maghrébin que le lecteur français ou francophone. Ce qui rend la littérature maghrébine fonctionnelle c'est qu'à travers elle l'orientalisme ne véhicule plus de présence ou de mode de pensée basés sur une épistémologie de la fracture Occident/Orient. Cette littérature-là s'attache à déterminer, non pas ce qui valide la langue française (et son paradigme culturel hégémonique), mais le principe de son appropriation. Comme dans l'oeuvre de Boudjedra, par exemple, ce principe permet de s'interroger sur les rapports entre le discours romanesque (modèle occidental) et la réalité socio-politique algérienne. Le romancier ne résout pas la contradiction (parler de la culture maghrébine en français), il l'explore. Dans ses romans, en particulier, la dimension érotique renvoie aux écrits du philosophe arabo-andalou Ibn-Arabi<sup>4</sup> qui fut l'un des premiers à utiliser la métaphore de l'encre comme semence androgyne qui féconde la vie de l'esprit. Ainsi ce processus de fusion des horizons se produit-il dans une opération de déstructuration de l'orientalisme, à savoir une distinction entre un objet idéologique fondé et articulé dans la réalité française (l'Algérie perçue comme une partie de la France), et une combinaison d'éléments sensibles et culturels mais qui sont liés à un point d'origine fuyant parce que justement l'orientalisme a rompu le rapport

historique entre le sujet maghrébin et son histoire. L'écriture se transforme alors en une quête pour faire coïncider son être à son identité et ce, quels que soient les ruptures et les interdits auquel renvoie le processus créateur. Par exemple, dans l'écriture de Boudjedra on trouve un grand nombre de portraits accusateurs et acerbes de musulmans pratiquants, juxtaposés au fantasme dominateur colonial. Face à l'impossibilité de remonter à un objet réel et authentique de ce qui constitue la civilisation maghrébine, Boudjedra parvient à éviter l'écueil de l'essentialisme, c'est-à-dire la représentation d'une culture close et homogène. C'est sur ce pivot, entre une forme d'incomplétude de la langue française et la dénonciation à certains égards de la société algérienne, par exemple, que se formule une grande partie de la littérature maghrébine francophone. A aucun moment on ne peut parler de co-existence culturelle. L'ordre qui gouverne le rapport littéraire francophone maghrébin relève plutôt du conflit, de l'incompréhension, voire de l'impossibilité de distinguer l'idéologie de l'imaginaire. Plus que jamais l'orientalisme sert aujourd'hui à exposer l'état de subjugation d'un être exilé hors de lui, c'est-à-dire non seulement sans véritable identité, mais toujours poussé à construire son propre Orient. C'est alors que l'ordre historique devient un problème imaginaire qui divise plus qu'il ne réconcilie. Ben Jelloun illustre cette hybridation malheureuse où, d'après ses romans, ne sauraient exister qu'un état de pure oralité, un vécu authentique, et surtout une notion de contrat ou de complicité entre auteur et lecteur (par l'entremise du conteur), complicité qui apparaît tout à fait artificielle dès que le lecteur est arabe, parce qu'il a accès au système symbolique exploité par l'auteur et se trouve donc à même d'en faire la critique. Bref, les ficelles de Ben Jelloun sont trop visibles, son texte est traversé d'un orientalisme qui fait système avec sa propre aporie: un Maghrébin qui s'orientalise.

Les normes de l'orientalisme ont ainsi changé, à travers le temps et les transformations historiques (indépendances, migrations). Il ne s'agit plus d'un outil culturel de domination politique, tel qu'il a pu servir l'intelligentsia européenne tout au long du XIXe siècle jusqu'à l'aube de la Seconde guerre mondiale, comme l'a expliqué Saïd dans son essai référentiel. Néanmoins, l'orientalisme reste fondamentalement lié à la problématique de l'altérité. Cette question devient pressante dans des circonstances de crise d'identité nationale et d'éclatement social. C'est dans ce cadre hexagonal des années 1990 que s'inscrit la littérature dite *beure* dans laquelle, selon Alec Hargreaves: "The negotiation of personal identity is unseparable from a more or less overt confrontation of [a] wider socio-historical cleavage"<sup>5</sup>. Ici, plus question d'identification avec la terre des parents immigrés, la culture *beure* c'est celle de la ville européenne. De même, la préoccupation littéraire compte moins que la représentation d'un certain vécu. C'est pourquoi cette même la langue française qui posait un problème d'ordre idéologique aux auteurs maghrébins va dès lors soulever des questions de socio-linguistique dans la littérature *beure*. Aussi n'est-il pas surprenant que certains romanciers (Azouz Begag, Mehdi Charef) prennent soin, par exemple, d'ajouter un glossaire à leurs textes pour les rendre

plus lisibles aux *autres* Français. Ce double jeu sur les langues (français, arabe dialectal, argots) recouvre de fait une détresse fondamentale: la perte de la langue de la mère. En se sens la littérature *beure* décline un cas de dépossession, mais qui est volontaire. Le discours obsédant de se dire et se vouloir français consiste à faire l'expérience de la réalité contre l'idéologie orientaliste qui justement dépersonnalise le sujet.

Pourtant en s'installant dans le registre linguistique, on demeure encore dans l'essentiel d'une idéologie. Son nom est celui du discours de la minorité qui espère ou refuse le grand concept républicain français qu'est l'assimilation. Le semblant de pluralisme que distillent les vecteurs socio-culturels français (école, travail, média, partis politiques, maisons d'édition, etc.) masque en fait plus qu'une indulgence paternaliste, un exotisme national à l'endroit de ces Maghrébins français. Les auteurs ont tout à fait pressenti ce rapport de reconnaissance qui fait d'eux, à la fois, des objets et des sujets. Par exemple, Sakinna Boukhedenna commence son journal fictif en écrivant: "C'est en France que j'ai appris à être Arabe"<sup>6</sup>. Dans cet orientalisme-là, la littérature *beure*, le couscous, ou la musique raï ont leur place, mais l'élection d'un député d'origine maghrébine, ou le port du foulard à l'école publique restent tabous. Les symptômes d'inadaptation ou d'inadéquation qui avaient servi à justifier le décalage puis la domination française au Maghreb sont devenus en France des figures de valeurs opposées au système de la culture dominante. C'est pourquoi la littérature dite *beure* est encore aujourd'hui placée devant le choix difficile entre s'inscrire dans le fil d'une tradition humaniste exclusive, ou bien s'enfermer dans un système de valeurs ethniques le plus souvent coupé de son origine par une immigration qui recouvre désormais deux ou trois générations. Ainsi l'essentialisme national et xénophobe qui a pu nourrir l'orientalisme à la française renvoie-t-il à son tour à celui de la victime et ce, à la manière d'une barrière culturelle. Une fois sur le territoire proprement français (l'Hexagone et non plus l'empire colonial), le Maghrébin et sa culture deviennent une menace à l'intégrité française, à laquelle ils ne pourront être incorporés qu'après avoir été dépouillés de leurs attributs identitaires *orientalisants*.

On aurait tort de réduire la relation orientalisme – littérature *beure* à la seule pensée mécaniste dans laquelle une réalité socio-culturelle prendrait en charge une production littéraire. Il nous semble que le vrai visage de l'orientalisme apparaît dans un rapport d'intériorité et de contemporanéité entre la culture française (officialisée par les institutions et les médias) et celle des immigrés. Le fait majeur qui a précédé l'éclosion de la littérature dite *beure* a été une prise de conscience parmi la population maghrébine en France de sa sédentarisation, c'est-à-dire non seulement la fin de la nomadisation entre les deux rives de la Méditerranée, mais l'installation résidentielle, sinon d'appartenance, en France. Le mythe du pays originel pour les enfants d'immigrés est devenu une réalité que la littérature tente de faire coïncider avec celle des lecteurs. Ainsi en s'enracinant dans son origine, l'orientalisme cesse d'être une appropriation pour devenir une substitution. A la genèse coloniale de la domination

des parents succède une revendication de francité de la part de leurs enfants. Qui plus est, cette conscience d'une existence sociale et politique s'accompagne d'un questionnement culturel par le truchement de la littérature, de la musique et du cinéma. C'est là que se signale la tension dans cette littérature parce qu'elle doit en quelque sorte s'inventer, radicaliser les intuitions en style, c'est-à-dire se poser en modèle de logos non-minoritaire. Par exemple, dans son dernier roman Fouad Laroui mesure sur le ton de la comédie toutes les difficultés d'être métaphysiquement français et maghrébin en même temps: "On sait jamais p't-ête que Dieu existe vraiment? Mais je voulais dire ma prière en français, genre 'not' père qui est aux cieux'. Le vieux, la prière qu'il disait, c'est en arabe qu'on la fait. Seulement moi l'arabe, hein! Jamais pu l'apprendre [...] Ya qu'en français que les mots ont un sens"<sup>7</sup>.

Tout l'intérêt d'une prise de conscience de se trouver dans la minorité malgré soi est moins une question d'essence que de position. L'auteur, enfant d'immigrés maghrébins, retourne comme un gant l'épistémologie orientaliste de la fracture entre Occident et Orient pour renvoyer aux (autres) Français la problématique de leur propre identité et partant, celle de l'Occident. On peut dire qu'il s'agit d'une littérature qui participe de la décolonisation des esprits. Ce que l'idéologie a mêlé, la langue aura pour mission de le démêler. Déjà en 1990 Charles Bonn s'interrogeait sur la discontinuité culturelle au sein même de la littérature française après que les premiers romans issus de l'immigration maghrébine sont apparus: "Peut-il y avoir un espace culturel qui ne se reconnaît dans aucune des étiquettes identitaires qu'on lui propose?"<sup>8</sup> Reste que l'adjectif *beur* que l'on accole au mot littérature sous-tend la difficulté à faire correspondre un ordre culturel traditionnel et élitiste à une réalité en forme de fragments. En fait, la question de la désarticulation identitaire du sujet doit être définie comme la tâche principale de ce nouveau discours. Elle revient aussi à dénoncer l'imposture jacobine et pseudo-égalitaire de la culture française. Tandis que l'orientalisme avait servi à objectifier la culture des parents, la littérature de leurs enfants pousse au dialogue, à l'engagement entre lecteur et texte, c'est-à-dire à un travail d'interprétation où les deux partenaires sortiront potentiellement transformés. La validité d'une telle littérature est donc le gain collectif. Face à l'orientalisme qui tendait à faire de l'épistémologie une science exacte, faut-il parler dès lors d'une littérature en forme d'herméneutique qui viendrait exhiber les implicites racistes de cette même science? Par exemple, dans Ils disent que je suis une beurette... (Fixot, 1993) Soraya Nina promène le lecteur dans l'univers de la banlieue parisienne sur le mode du voyeurisme d'une culture en train de se constituer. Elle y propose, entre autre, une ré-évaluation du rôle de la femme non pas tant comme victime de la loi des parents, mais bien plus comme l'impossible modèle de l'intellectuelle aux yeux de l'establishment français.

Il est important de noter que cette littérature minoritaire est avant tout collective de part ses attributs autobiographiques et quelque peu sociologiques. Néanmoins, il paraît injuste de balayer ces oeuvres au nom d'une absence de qualités littéraires classiques. Là encore, le

romancier se trouve en état de transition entre, d'une part, l'oralité et les mythes communautaires du Maghreb, et d'autre part, la représentation individualiste et bourgeoise de l'écrivain occidental. En fait, plus que de transition on devrait parler de création de correspondances entre deux conjonctions culturelles antinomiques et pourtant, à jamais liées par le fait colonial. Percer le mystère de ces correspondances, n'est-ce pas déjà admettre qu'il n'existe pas d'identités, seulement des identifications? Celui ou celle qui dit *je* contre le silence de ses parents humiliés parle la langue de sa destinée qui a cessé d'être maghrébine et n'est pas encore complètement occidentalisée. Au lecteur d'aujourd'hui, et par rapport à une littérature qui a désormais près de vingt ans d'existence, la démarche des romanciers français maghrébins apparaît double: d'une part, faire reconnaître l'Autre comme tel, ni étranger ni alter ego gaulois, et d'autre part, constituer sa propre histoire dans le champ linguistico-culturel hexagonal. A partir de là, sans jamais être la langue de la mère, le français devient réellement la langue maternelle. C'est de cette maternité symbolique que l'orientalisme est mort-né. En retraversant la Méditerranée sur le dos de ses victimes, l'orientalisme s'est progressivement dissout dans le discours occidental des enfants qui ont colonisé le français.

Le travail de la littérature franco-maghrébine est aussi de créer, en lieu et place du rapport idéologique qui la sous-tend, un dialogue interculturel où il est moins question d'être français que de connaître les conditions du discours de et sur la francitude. Il ne s'agit pas de jouer avec des distinctions sémantiques puisque *être* n'est pas un mot mais une réalité. Ainsi la nature de la fracture *être Arabe ce n'est pas être Français* rend-elle possible le passage de l'idéologie à la littérature, à savoir *s'écrire seulement en français c'est se dire Français*. Il y a comme une morale dans la langue, où les lois de la langue maternelle se fondent dans celles de la loi du territoire. L'hexagonalité est bien la condition primordiale de la littérature dite *beure* et en ce sens, elle la distingue de la littérature francophone. On voit combien dans ce mouvement culturel encore en gestation et dominé par un contenu idéologique, les oeuvres mettent leurs auteurs et la société française sur la voie d'une topique qui ne relève pas d'une conscience proprement subjective, mais s'intègrent à une nouvelle sphère publique qui sera la négation du sens et de la forme de l'orientalisme exilé sur son propre territoire.

## Notes

<sup>1</sup> Farès, Nabile. *Mémoire de l'absent*. Paris: Le Seuil, 1974. p.113

<sup>2</sup> Khatibi, A. *Ombres japonaises*. Montpellier: Fata Morgana, 1988. p.11

<sup>3</sup> Dans les marges de cette grande question du choix du français par des auteurs maghrébins, on trouve des raisons politiques et de censure qui sont concomitantes, et aussi des raisons de stratégies narratives, plus précisément le lectorat auquel l'écrivain s'adresse.